

Louis Callo

Prêtre de l'Oratoire

Entré: 1638.

Né à Nantes (Loire Inférieure), le 1611

Mort à Chalon (Saône et Loire), le 25 Nov. 1678

Notes bio-bibliographiques

J. Bonnardet
Pr. de l'Oratoire

Voir :

Cloyssault : Monologue, p. 123.

" Vies : B. II, p. 266 notice

B. I p. XXIII

B. III, p. 114

LE PÈRE

LOUIS CALLO

(1611-1678)

SOMMAIRE. — Sa naissance. — Il fait ses études au collège de la Flèche. — Son entrée à l'Oratoire. — Ses peines de corps et d'esprit. — Ses austérités. — Son amour pour la pauvreté. — Il commence à Châlon l'établissement de la Charité ou Hôpital général. — Ses aumônes. — Son application continuelle à Dieu. — Son humilité. — Sa simplicité. — Accident qu'il éprouve en 1674. — Humiliations qu'on lui fait souffrir. — Sa vie apostolique. — Sa piété. — Son respect pour le saint sacrifice et sa pureté de conscience. — Il établit une association de la bonne mort. — Ses tentations. — Comment il en est délivré. — Son amour pour sa vocation. — Sa conduite comme directeur des âmes. — Il porte ses pénitents à la communion fréquente. — Sa dernière maladie. — Sa mort. — Ses maximes spirituelles.

Quelque soin que les saints aient de cacher leurs vertus aux yeux des hommes, Dieu, qui ne les donne le plus souvent à la terre que comme des astres pour nous conduire au ciel, permet toujours qu'ils jettent quelques rayons assez lumineux pour se faire connaître. Jamais homme n'a été plus industrieux que le P. Louis Callo pour vivre dans l'oubli et dans l'obscurité; cependant cela n'a pas empêché que nous n'ayons su assez de circonstances de sa vie et de ses vertus pour en profiter si nous voulons l'imiter.

Il naquit à Nantes, de parents pieux, l'an 1611, le 25 mars, jour de l'Annonciation, qui arriva cette année le vendredi saint : présage heureux qu'il serait un jour un véritable et fidèle disciple de Celui qui, ayant pris ce même jour un corps dans le sein de Marie, l'avait livré à la mort pour nous sur la croix. En effet, il n'avait pas encore un an, que, sa nourrice le portant sur ses bras, il ne voulut jamais passer devant une croix qu'elle ne l'eût porté au pied pour l'embrasser et la baiser : ce qui fut admiré de plusieurs personnes qui en furent témoins, et qui depuis en ont fait le récit.

Il perdit son père et sa mère dans son bas âge ; mais la divine Providence, qui veille toujours sur ses élus, ne l'abandonna pas. Il pouvait dire alors : *Pater meus et mater mea dereliquerunt me; Dominus autem assumpsit me*¹; ce qui parut d'une manière particulière durant le cours de ses études. Il fut envoyé à la Flèche pour ce sujet. C'était alors le collège le plus fameux et le plus florissant du royaume, mais aussi l'écueil le plus dangereux pour l'innocence et la pureté des jeunes gens. Quelques soins que les R. P. Jésuites prissent d'y enseigner la piété avec les lettres, cela n'empêchait pas que dans le prodigieux nombre d'éccoliers qu'ils avaient, une partie ne fussent très corrompus. Le mauvais exemple avait prescrit contre les bonnes lois. Le jeune homme dont nous parlons ressentit aussitôt cet air corrompu ; mais il n'en fut pas infecté : la crainte de Dieu, dont son cœur était tout pénétré, lui fut un puissant préservatif. Il choisit parmi les PP. Jésuites un directeur habile. Il dressa par son avis un plan de toutes les actions de la journée, et il y mit pour fondement la mortification et la prière. Il résolut de s'approcher souvent du saint Sacre-

¹ Psalm. xxvi, 10.

ment, comme de l'Agneau sans tache qui conserve les corps et les âmes dans leur pureté. Il eut une grande dévotion à la sainte Vierge, remit entre ses mains le soin de sa pudeur, et la prit pour sa mère, pour son avocate et pour sa protectrice. Il ne fut pas trompé en sa confiance, car, lui ayant fait des prières extraordinaires pour connaître la volonté de Dieu sur l'état qu'il devait embrasser pour le reste de sa vie, elle lui inspira d'entrer dans la congrégation de l'Oratoire.

Il y fut reçu au mois de novembre de l'an 1640. Dès son entrée, il fit paraître une grande ferveur dans tous les exercices de piété. Il fut un exemple continuel de patience, d'humilité, de douceur, de mortification et d'obéissance à tous ses Confrères. Ses supérieurs crurent que, vivant dans un sacrifice entier de lui-même, il était digne de sacrifier Celui qui était mort pour nous : ils l'obligèrent donc de recevoir les saints ordres. Plus il témoigna, par humilité, en être indigne, plus ils le lui commandèrent. Il leur obéit, et, au mois de juin 1642, il fut fait prêtre le samedi veille de la Trinité. Depuis ce temps il crut qu'il ne devait plus vivre que pour JÉSUS, et qu'ayant le bonheur de le recevoir tous les jours, il devait tous les jours lui appartenir plus particulièrement ; il se consacra à lui pour être une victime de son amour, puisqu'il ne pouvait espérer le bonheur d'en être une de la foi ; et un jour, dans la ferveur de sa dévotion, il pria Notre-Seigneur avec tant d'instance de lui envoyer quelques souffrances pour lui témoigner la sincérité du désir qu'il avait de mourir pour lui, qu'il mérita d'être exaucé, mais d'une manière digne de la grandeur de son zèle et de la sainteté de Dieu. Dès lors il fut attaqué des douleurs de la pierre, qui ne cèdent en rien aux douleurs les plus cruelles que jamais les tyrans aient inventées contre les martyrs du nom de JÉSUS-

CHRIST. Plus il avançait en âge, plus la violence de son mal augmenta ; en sorte que les dernières années de sa vie, à tous les changements de lune, il ressentait pendant deux ou trois jours des douleurs qui ne peuvent s'exprimer. Ce qui lui faisait dire quelquefois à ses pénitents qu'il ne fallait jamais rien demander à Dieu que sa sainte volonté, et qu'il ne serait pas si hardi que de lui demander des souffrances ; que cela n'appartenait qu'à ceux qui savaient bien souffrir.

Dieu, pour le purifier intérieurement aussi bien qu'extérieurement, lui envoya des peines d'esprit qui le faisaient encore plus souffrir que toutes les douleurs qu'il endurait dans son corps ; et ce qui les lui rendait plus insupportables, c'est qu'il ne pouvait les découvrir à personne. Car elles étaient si extraordinaires, que tous ceux qu'il aurait pu consulter sur ce sujet les auraient attribuées à la faiblesse de son esprit, ou les auraient prises pour des idées et des illusions. De manière qu'il a fallu qu'il bût ce calice dans toute son amertume, sans jamais avoir eu la moindre consolation de la part des créatures. De temps en temps ces deux sortes de peines se joignant ensemble, je veux dire celles du corps et celles de l'esprit, il se trouvait dans un état qui ne se peut exprimer ni comprendre ; car il souffrait dans son corps les mêmes tourments qu'un criminel qui est sur la roue, et, d'un autre côté, il avait l'esprit si abattu par des sécheresses, des dégoûts et des tentations horribles, qu'il ne savait à qui recourir ; en sorte que, sans le contre-poids de la grâce et de la foi dont il se fortifiait, il serait mort cent et cent fois au milieu de toutes ces peines.

Cependant il disait que, quand un ange serait descendu du ciel pour le retirer de cet état et lui donner une parfaite santé et une paix intérieure, il ne l'aurait

pas voulu accepter sans un commandement exprès de Dieu, parce que, étant chrétien et prêtre, sa vie, pour être conforme à celle de JÉSUS-CHRIST, le Père et le chef de tous les chrétiens et de tous les prêtres, devait être un continuel martyre et une continuelle souffrance.

Mais ce qui est le plus surprenant, c'est que, quoiqu'il endurât des peines de corps et d'esprit si violentes, cela n'empêchait pas qu'il ne pratiquât encore des austérités excessives. Pendant plus de trente ans, il a couché sur la dure, n'ayant pour tout lit que trois planches de sapin avec une couverture dans laquelle il s'enveloppait la nuit. Il a été plus de quinze ans qu'il ne se servait point d'autre chevet pour appuyer sa tête que d'une grosse pierre enveloppée dans une serviette ; mais, comme un jour on eut besoin d'une pierre de cette grosseur pour faire quelque chose dans la maison, il la donna, et prit en même temps un bloc de bois qu'il a gardé jusqu'à quatre à cinq ans avant sa mort, auquel temps, étant tombé malade, son supérieur le pressa si fort de se servir d'un oreiller de plume, qu'il en prit un. Il portait presque toujours le cilice, et, quoiqu'il fût presque continuellement malade ou incommodé des douleurs de la pierre, cela ne lui faisait pas diminuer ses austérités. D'ordinaire, sur le minuit, il prenait la discipline, et quelquefois avec tant de force, qu'il en imprimait de la frayeur à ceux qui étaient logés dans les chambres voisines de la sienne. Les dernières années de sa vie, il a passé dans un continuel silence les avents et les carêmes, se privant, avec la permission de son supérieur, des conversations qui font la douceur de la vie d'une personne de communauté ; et rien n'était capable en ce temps de le retirer de sa solitude et de la prière que l'extrême nécessité ou la charité du prochain. On lui a ouï dire quelque temps avant sa mort qu'il y avait plus

de trente ans qu'il n'avait été un seul moment sans souffrir. Cependant jamais on ne lui a entendu prononcer un seul mot de plainte. Au contraire, dans la plus grande violence de ses maux, il était plus appliqué à Dieu : ce qu'on peut prendre pour un miracle ou une grâce toute particulière de Notre-Seigneur. Lorsque quelque pécheur dont la conversion lui paraissait difficile s'adressait à lui, il redoublait ses prières et ses austérités, afin d'apaiser la colère de Dieu et d'attirer sa bénédiction sur les paroles qu'il lui devait dire. On l'a vu une fois passer une année entière à ne vivre que de pain et d'eau, et jamais personne que son directeur n'a pu savoir quel motif le portait à une si grande austérité; mais la plupart crurent que c'était pour demander à Dieu quelque conversion difficile et importante. Car il disait souvent que les confesseurs devaient pour le moins faire la moitié de la pénitence que méritaient les péchés de ceux qui s'adressaient à eux, et que leur charité et leur douceur pour les âmes, dans le sacré tribunal de la confession, devait particulièrement consister à les décharger des rigueurs de la pénitence pour s'en charger eux-mêmes. C'est ce qui rendait ses discours si efficaces, que quelquefois d'une seule parole il changeait un cœur endurci depuis plusieurs années.

Les maladies sont de justes prétextes pour mitiger les austérités; mais pour lui il ne s'en servait que pour les augmenter. Car depuis qu'il fut atteint de la pierre, il se faisait faire une certaine tisane où il mêlait de l'absinthe et autres semblables drogues, qui la rendaient tantôt si amère et d'autres fois si douce; qu'à peine en pouvait-on goûter; et quand on lui représentait que sa tisane n'était pas bonne, il ne répondait autre chose sinon qu'elle était propre à son mal. Il n'a jamais voulu, même pendant les dernières années de sa vie, loger dans une chambre

à feu
était
légère
biller
presq

Le
qu'on
se re
était
souta
pour
tout
qu'il
qui
pren
plus
se p
rich

« pa
« fo
« te
« po
« ge
Père

parc
ciler
Mai
gna
pers
peu
pou
pou
d'a

C

à feu, quoiqu'il craignît extrêmement le froid, qui lui était d'autant plus sensible qu'il était ordinairement fort légèrement vêtu, qu'il se couchait la nuit sans se déshabiller, qu'il ne buvait que de l'eau, et qu'il jeûnait presque continuellement.

Le P. Callo avait un si grand amour pour la pauvreté, qu'on ne voyait rien sur lui ni dans sa chambre qui ne se ressentit de l'estime qu'il faisait de cette vertu. Il était très pauvrement habillé; car, excepté sa robe et sa soutane, qui à l'extérieur paraissaient un peu propres pour conserver la bienséance requise dans un prêtre, tout le reste de ses habits par-dessous était si usé, qu'il n'y avait point de pauvre, si misérable qu'il fût, qui eût voulu s'en servir. S'il achetait un livre, il ne le prenait point relié de la manière la plus propre, mais la plus simple, quoiqu'il ne l'eût pas à meilleur marché. Il se plaisait beaucoup plus avec les pauvres qu'avec les riches, et quand on lui en demandait la raison : « C'est
« parce que, disait-il, ils sont dans un état plus conforme à celui que JÉSUS-CHRIST a embrassé sur la
« terre, et qu'on trouve en eux beaucoup plus de dispositions pour les vérités et pour les maximes évangéliques. » Si on le priait d'accompagner quelques Pères chez les personnes de qualité, il ne le refusait pas, parce qu'il était humble et obéissant; mais on voyait facilement sur son visage que cela lui faisait de la peine. Mais quand il fallait aller voir quelque pauvre, il témoignait une joie non pareille. D'un très grand nombre de personnes qui étaient sous sa conduite, il y en avait très peu qui ne fussent pauvres. Il employait tout ce qu'il pouvait de son revenu en aumônes, et particulièrement pour faire apprendre des métiers à des jeunes gens afin d'avoir de quoi vivre.

C'est lui qui le premier a commencé dans Châlon

l'établissement de la Charité, ou Hôpital général, assemblant chez une bonne dame de petits enfants dont il entretenait une partie à ses frais; et il avait soin de les confesser et de les instruire. Dieu a depuis répandu tant de bénédictions sur cet établissement, qu'après plusieurs contradictions, qui ont duré plus de dix ans, on a enfin érigé dans cette ville un hôpital général, où l'on entretient à présent plus de cent pauvres, dont la plupart sont des orphelins privés de père et de mère, qui sans le secours de cette maison seraient abandonnés à toutes sortes de vices.

Autant il était libéral envers les pauvres, autant était-il ennemi de toute avarice et de ce funeste intérêt qui règne avec tant d'empire dans le monde. Il faisait sur lui-même tous les retranchements possibles, et il se refusait le nécessaire pour avoir de quoi détruire le péché. Combien de pauvres filles a-t-il retenu par ses aumônes, et empêché de tomber dans le crime? A combien de malades a-t-il fourni des médicaments pour recouvrer la santé? A combien de pauvres servantes sorties de chez leurs maîtres a-t-il procuré des conditions pour les mettre à l'abri des insultes qu'on aurait pu faire à leur chasteté? Enfin il n'épargnait rien pour détruire l'empire du démon, et pour faire régner JÉSUS-CHRIST dans les cœurs. Toutes ses pensions annuelles allaient à cela, préférant JÉSUS-CHRIST dans les pauvres à toutes les commodités temporelles qu'il aurait pu se donner. Il voulait aussi que tous ceux qu'il dirigeait entrassent dans cette disposition de dépouillement entier d'eux-mêmes et des choses de la terre pour aspirer à la perfection évangélique, chacun selon sa grâce et sa vocation. C'est à quoi il s'appliquait singulièrement; et, afin de ne rien mettre dans les âmes qui fût de lui-même, il avait soin de demander longtemps à JÉSUS-CHRIST, par de fer-

ven
le
n'ex
long
mèn
tion
heu
de
JÉS
voir
il a
vie.
S
Die
d'a
vell
pro
ouv
fon
élo
imp
les
qu'
pen
bea
Sac
mé
dan
des
san
enf
lon

ventes prières, les lumières et les grâces qu'il souhaitait leur communiquer par son ministère. Il ne conseillait, il n'exhortait, il ne commandait jamais rien qu'il ne l'eût longtemps demandé à Notre-Seigneur, et qu'il n'eût même joint à ses prières des pénitences et des mortifications pour l'obtenir, disant qu'il s'estimerait le plus malheureux de tous les hommes s'il avait eu la seule pensée de mettre la moindre parole de lui-même en la place de JÉSUS-CHRIST dans une âme. Toute sa passion était de voir ce divin Sauveur vivre et régner dans les chrétiens; il aurait tout donné pour cela, ses sueurs, sa santé, sa vie.

Son esprit et son cœur étaient tellement occupés de Dieu, qu'à peine pouvait-il parler ni entendre parler d'autre chose. En effet, quand on l'entretenait des nouvelles ou des affaires du monde, il demeurait dans un profond silence; mais aussitôt qu'on lui donnait quelque ouverture pour parler de Dieu, on trouvait en lui un fonds inépuisable de piété, et je dirai même d'une sainte éloquence, s'exprimant d'une manière si forte, qu'il était impossible de n'en être pas touché. Il demandait tous les jours à Notre-Seigneur, avec une grande ferveur, qu'il lui donnât la simplicité de la sainte Enfance, et pendant plusieurs années il a fait des voyages au tombeau de la bienheureuse sœur Marguerite du Saint-Sacrement¹, à Beaune, pour obtenir cette grâce par ses mérites et par son intercession. Quand il ne s'agissait dans quelque affaire ni de la gloire de Dieu ni du salut des âmes, il était aisé de lui en faire accroire en lui disant tout ce qu'on voulait; on le tournait comme un enfant, et on ne remarquait en lui sur ce sujet ni volonté ni sentiment. Mais quand on lui proposait quelque

¹ Voir page 40, note 2.

chose qui regardait les intérêts de Dieu, il était ferme comme un rocher, et toutes les puissances du siècle n'auraient pas été capables de lui faire dire la moindre parole contre sa conscience. Il était presque insensible à tous les autres objets. L'an 1658, le roi étant à Châlon, il se trouva un jour par hasard dans la rue, où il passait avec toute sa cour : il ne leva pas les yeux pour le regarder, et il se contenta de demander à Dieu dans son cœur qu'il en fit un aussi grand saint dans le ciel qu'il était un puissant roi sur la terre. Quand il se promenait dans le jardin, il n'apercevait ni la beauté des fleurs ni la verdure des arbres; il allait par les rues, il ne faisait aucune réflexion sur les différentes choses qui se présentaient devant lui, parce que son esprit était tellement occupé de Dieu, qu'il ne pensait à rien autre chose.

Plus le P. Callo était rempli de Dieu, plus aussi était-il vide de lui-même. A l'entendre parler, il n'était pas digne d'être du nombre des vivants, il n'était qu'abomination devant Dieu, qu'un misérable pécheur, qu'un serviteur inutile : quelques maux qu'il souffrit et quelque violentes que fussent ses douleurs, c'était toujours, à son avis, bien moins qu'il ne méritait. Quand il était malade, il ne se plaignait que de ce qu'on avait trop soin de lui, et qu'on le traitait trop bien, disant qu'il n'était qu'un tison d'enfer et un malheureux réprouvé, si Dieu n'avait pitié de lui : c'est dans cette même pensée d'humilité qu'il voulait toujours avoir la dernière place parmi les prêtres dans tous les exercices de la communauté, et si on eût voulu le lui permettre, il n'aurait reçu que des restes de la table, et n'aurait mangé qu'avec les valets. Il n'a jamais eu la moindre charge de supériorité, et, ce qui est encore une plus grande marque de son humilité, il n'a jamais voulu donner la bénédiction du saint Sacrement ni officier au chœur. Il n'y a point d'ambitieux

au monde qui ait plus de passion pour se faire connaître et honorer qu'il n'en avait pour être inconnu et méprisé. Il était toujours le premier à s'humilier. Il souffrait avec une joie non pareille les humiliations, de quelque part qu'elles pussent venir; car sa vie n'en a pas été exempte, et il en a éprouvé d'aussi sanglantes que jamais aucun homme en ait eu. On a voulu souvent le décrier dans l'esprit de ses supérieurs et le faire passer pour un esprit faible, incapable de se conduire, et encore plus de conduire les autres. On est venu jusqu'au point de lui dire des duretés les plus grandes du monde. Il souffrait tout cela avec un profond silence, étant convaincu qu'il en méritait davantage.

Le mardi 23 janvier de l'année 1674, allant rendre quelques visites de charité, le P. Callo fut par hasard renversé par un cheval fougueux qui lui brisa un os de la cuisse. Il demeura comme mort sur la place, et on fut contraint de l'apporter à la maison de l'Oratoire, et de le mettre à l'infirmierie, où il demeura plus de deux mois sans sortir, souffrant des douleurs inconcevables quand on le pensait. Cependant il demeurait dans une telle résignation et égalité d'esprit, que jamais il ne fit paraître le moindre signe d'impatience. Tout le jour il ne faisait que prier. Sa plus grande peine était d'être privé du bonheur de dire la sainte Messe; car depuis qu'il était prêtre, à peine avait-il été un jour jusqu'à ce temps sans la dire. Mais en récompense il assistait en esprit à toutes celles qu'il entendait sonner, et il y communiait spirituellement, faisant dans son lit les mêmes actes que s'il avait été dans l'église. Pour ce sujet, depuis qu'une messe était sonnée, il ne voulait point qu'on lui parlât jusqu'à ce qu'elle fût dite; outre cela, il communiait encore réellement toutes les fêtes et plusieurs autres jours de la semaine, ce dont il recevait beaucoup de

force et de consolation. Ce qui était d'autant plus nécessaire que Notre-Seigneur permit pour lors qu'il souffrit deux grandes humiliations, l'une extérieure et l'autre intérieure. La première vint des domestiques ou valets à qui on avait ordonné de prendre soin de lui, qui, se fatiguant de la longueur de sa maladie, non seulement manquaient à leur devoir à son égard, mais encore lui reprochaient qu'il faisait le malade; qu'il se serait bien servi s'il avait voulu; que tout son mal était dans l'imagination; qu'il était extrêmement à charge à la communauté, et plusieurs autres choses semblables, avec des brusqueries et des promptitudes inconcevables, dont ce saint homme ne dit jamais un seul mot, ni au Père supérieur, ni aux autres Pères de la maison, de peur qu'on ne les chassât, comme on aurait fait infailliblement, et qu'on ne lui en donnât d'autres qui eussent plus soin de lui. L'autre humiliation dont il plut à Notre-Seigneur de l'exercer, fut que pendant tout ce temps il se trouva dans une sécheresse intérieure tout extraordinaire; il lui semblait être sans patience, sans résignation, sans confiance en Dieu; il ne trouvait aucun goût dans tous ses exercices de piété; il ne pouvait s'appliquer à la méditation; et aussitôt qu'il se mettait en état de faire oraison mentale, son esprit était rempli de mille distractions. Outre cela, il se trouva accablé de quantité de peines extérieures, qui, se succédant les unes aux autres, ne lui donnaient aucune relâche. Enfin il était dans un état si humiliant pour le corps et pour l'âme, qu'il est surprenant qu'il ait pu demeurer dans le silence, sans rien témoigner de tout ce qu'il souffrait. Aussi était-ce une de ses maximes qu'il ne fallait jamais s'ennuyer de l'état où Dieu nous mettait; que nous devons y demeurer jusqu'à ce qu'il nous en retirât, et que nous ne devons chercher de consolation qu'en lui et de lui.

Quand il commença à se mieux porter, il fit venir à l'infirmierie des petits enfants à qui il apprenait le catéchisme et les premières maximes de l'Évangile. Si quelqu'un lui rendait visite, tout l'entretien était de piété; et lorsqu'on sortait d'auprès de lui, on était tout rempli de Dieu.

Pendant plus de vingt ans, après avoir passé toute la matinée, les jours de fêtes, à confesser dans l'église de l'Oratoire, aussitôt qu'il avait diné, le P. Callo s'en allait à pied, nonobstant ses grandes et continuelles infirmités, dans les villages voisins, prêcher, catéchiser, confesser, visiter les pauvres et les malades, et il ne s'en retournait que le soir. Il se plaisait souvent à servir au réfectoire et à laver la vaisselle de la cuisine; et quand il voyait que le Frère cuisinier et les autres domestiques avaient quelque affaire extraordinaire, il allait s'offrir pour leur aider, s'estimant heureux d'avoir occasion de leur rendre service et de s'humilier.

Il avait tellement Dieu présent en toutes choses, même dans les actions de la vie les plus indifférentes, qu'on l'a vu souvent laisser tomber de ses mains les aliments lorsqu'il les prenait, tant il était occupé intérieurement de cette divine présence. « Si je suis capable d'avoir
« quelque consolation en ce monde, disait-il un jour à
« une personne de piété en qui il avait beaucoup de
« confiance, c'est qu'il me semble que je ne sors jamais
« de ma chambre et que je ne ferais pas même un pas,
« si je ne savais que c'est pour glorifier Dieu et JÉSUS-
« CHRIST Notre-Seigneur. » Aussi observait-il inviolablement cette pratique de n'y entrer ni en sortir sans se mettre à genoux sur son oratoire pour s'y recueillir pendant quelque temps.

Il avait une dévotion particulière pour le saint sacrifice de la Messe. « Quand je pense, disait-il quelquefois

« pendant la journée, que je dois dire la sainte Messe, « c'est assez pour me donner la plus grande de toutes « les consolations; il me semble déjà que je la dis par « avance. » Non seulement il la disait tous les jours, mais encore il en servait d'ordinaire une autre avant que de la dire ou après qu'il l'avait dite; ce qu'il faisait avec une si grande pureté de conscience, qu'il n'aurait pas voulu, pour tous les biens du monde, s'approcher du saint autel se sentant coupable de la moindre faute. C'est pourquoi il se confessait presque tous les jours, après l'oraison du matin, avec des sentiments de composition aussi fervents que s'il avait été le plus grand pécheur du monde.

Il avait une dévotion particulière pour les agonisants, et sur la fin de sa vie il fut inspiré de Notre-Seigneur d'établir une société ou confrérie de plusieurs personnes, dont chaque jour du mois il y en avait quelques-unes qui s'approchaient des divins sacrements de Pénitence et d'Eucharistie pour demander à Dieu la grâce d'une sainte mort pour tous les associés. Outre cela il avait encore cette pratique que certains jours de l'année, comme le dernier de ses retraites, il se mettait dans les mêmes dispositions qu'il aurait voulu avoir à l'heure de sa mort, faisant les prières de la recommandation de l'âme et en disant quelques autres, qu'il avait dans un petit livre composé pour ce sujet, sur chacun de ses sens, en y faisant le signe de la croix, comme lorsqu'on donne l'Extrême-Onction.

Il faisait régulièrement deux retraites tous les ans, à la fin desquelles il avait coutume de faire une confession extraordinaire, et de prendre de nouvelles résolutions, qu'il mettait par écrit, pour s'avancer dans la perfection. Dès les premières années qu'il entra dans la Congrégation, il en faisait encore une chaque mois, d'un jour,

pendant lequel il interrompait toutes ses études pour ne vaquer qu'à la prière et à l'examen de son intérieur. Tous les vendredis il passait le temps, depuis la collation jusqu'à l'examen, à se recueillir dans sa chambre ou devant le saint Sacrement, et à revoir de quelle manière il avait passé la semaine, et en quels défauts il était tombé, ce dont il se confessait presque toujours le samedi matin.

Dans ses premières années, il fut sous la direction du R. P. de Saint-Pé, qui était un homme d'une haute piété, et qui est mort dans une odeur de sainteté extraordinaire. Ce saint homme le mit dans un état de vie dont il a avoué qu'il n'est jamais sorti : il consistait particulièrement à regarder JÉSUS-CHRIST en toutes choses, et à ne rien faire ni rien souffrir que par rapport à ce divin Sauveur. C'est sur ce principe qu'il se prescrivit les maximes saintes que nous rapporterons à la fin de sa vie, et qui sont les sentiments les plus purs d'un esprit parfaitement instruit de sa religion. De là procédait encore cette tendresse charitable qu'il avait pour le prochain, particulièrement pour les ecclésiastiques et pour les religieux qui faisaient profession de piété ; laquelle était si grande, que lorsqu'il parlait ou entendait parler de quelques actions saintes qu'ils avaient faites, ou que par malheur quelques-uns avaient fait une chute funeste dans le péché, il ne pouvait s'empêcher d'en verser des larmes ou de joie ou de douleur.

Au commencement de sa vocation, le démon livra au P. Callo de très rudes combats d'impureté, qui pendant plusieurs années furent si violents, que souvent la nuit, au milieu de l'hiver, il était contraint de se lever pour se coucher par terre, prendre la discipline ou mortifier son corps d'une étrange manière. Mais, ses tentations ne lui donnant aucun repos, il s'adressa à Notre-Seigneur

et il le pria avec tant d'instance de lui faire connaître si tous ces rudes assauts qu'il éprouvait ne l'offensaient point, que ce bon Sauveur, pour lui découvrir que ce n'était que pour exercer son serviteur et lui donner un plus grand amour pour la pureté qu'il permettait toutes ces fâcheuses tempêtes, fit cesser tout à coup l'orage, et le remplit pendant deux jours d'une paix intérieure et d'une consolation si grandes, qu'il s'imaginait être dans le ciel. Alors, reconnaissant que c'était là une faveur particulière, dont il ne devait pas être ingrat, il dit à Notre-Seigneur : « Faites de moi tout ce qu'il vous « plaira, ô mon divin JÉSUS; je m'abandonne à vous, je « n'ai point d'autre volonté que la vôtre; vous êtes le « maître de mon corps et de mon âme. Vous avez racheté l'un et l'autre au prix de votre sang, et j'espère « que vous ne permettrez pas qu'ils vous offensent par « aucun péché. » Depuis ce temps-là, il a été exposé pendant quatorze ans aux plus sales imaginations que l'esprit immonde puisse suggérer; de sorte que tout ce qu'il voyait, tout ce qu'il touchait, et presque tout ce qu'il pensait lui fournissait des pensées si honteuses qu'il en avait horreur. Ce qui lui faisait d'autant plus de peine, qu'il craignait plus que la mort tout ce qui avait la moindre apparence de péché. Il résolut à la fin de se tenir pour le moins pendant une heure chaque jour devant le saint Sacrement en oraison, pour tâcher d'éloigner de son esprit ces abominables fantômes. Mais l'application avec laquelle il le fit fut si grande, qu'il en devint, au bout de huit jours, si abattu, que peu s'en fallut qu'il n'en fût dangereusement malade. Il connut par là qu'il ne devait attendre la victoire que de la pure miséricorde de JÉSUS-CHRIST, et non de tous ses efforts, quelque grands qu'ils fussent. En effet, il eut recours au saint Enfant JÉSUS, disant la messe, et la faisant dire à

d'autres, pour lui demander la grâce d'être délivré de ces fâcheuses peines; et il arriva un jour qu'en la servant, son esprit, comme par un miracle, se trouva tellement soulagé, que toutes ses peines se dissipèrent, et qu'il demeura aussi tranquille que si jamais il n'en avait rien éprouvé; ce dont il fut si reconnaissant, que pendant huit jours il fit d'ordinaire jusqu'à dix heures d'oraison, dans lesquelles il reçut tant de consolations et de grâces du Ciel, qu'il lui semblait goûter par avance les joies du paradis.

La dernière année de sa vie, étant allé en voyage au tombeau de la bienheureuse sœur Marguerite du Saint-Sacrement à Beaune, il fut obligé, à cause de ses incommodités, de prendre en s'en retournant le carrosse. Il y trouva une compagnie de jeunes libertins, avec une demoiselle qui ne valait pas mieux. Ayant aussitôt reconnu la simplicité de ce bon Père, ils voulurent s'en réjouir, et, pour cet effet, ils firent mettre auprès de lui cette demoiselle, qui commença de son côté à le railler. On ne peut exprimer la douleur qu'il ressentit alors, non pas tant d'être moqué que de voir Dieu offensé. Il demeura dans le silence, et pria Notre-Seigneur, si c'était sa volonté, de le retirer de cette occasion. Il fut bientôt exaucé; car le laquais d'un de ces messieurs, qui était tombé et qui venait d'être écrasé sous la roue, fut obligé de prendre la place de cette demoiselle, et le bon Père, qui jusqu'alors avait gardé le silence, commença à parler de Dieu au malheureux presque mort, et à le consoler d'une manière si touchante et si sainte, que ces messieurs en furent charmés d'admiration et le regardèrent comme un saint, lui témoignant leur déplaisir d'avoir eu pour lui si peu de respect. Il avait un si grand amour pour la pureté, qu'il évitait avec tout le soin possible tout ce qui pouvait tant soit peu blesser la pudeur, et

c'est pour cela qu'il n'a jamais pu se résoudre à se laisser tailler ni même sonder pour être guéri des douleurs violentes que la pierre lui faisait souffrir.

Le P. Callo avait une affection si grande pour sa vocation, qu'il ne parlait jamais de la grâce que Dieu lui avait faite de l'avoir appelé à la Congrégation qu'avec des sentiments d'estime. Il en observait les règlements, jusqu'aux moins considérables, avec une fidélité inviolable, et quoiqu'il fût presque continuellement malade, et qu'il passât la plus grande partie des nuits sans dormir, cependant il était presque toujours le premier à l'oraison du matin. Il était un de ceux qui avaient fait vœu d'y persévérer jusqu'à la mort, et d'y obéir aveuglément à tout ce qu'on lui commanderait. Il a renouvelé plusieurs fois durant sa vie ce vœu simple d'obéissance, particulièrement le jour de la Purification, en l'honneur de l'oblation que JÉSUS-CHRIST fit de lui-même ce jour-là à son Père dans le temple de Jérusalem. Il disait que les premières années qu'il fut de l'Oratoire il avait cette imperfection que, quand il était à table, il ne faisait que regarder ceux qui mangeaient en communauté, et qu'y ayant fait depuis réflexion, il en ressentit un reproche intérieur qui lui fit prendre une forte résolution de ne jamais regarder personne durant ce temps, et de ne s'appliquer qu'à Dieu ou à la lecture; et que Notre-Seigneur lui avait accordé que, depuis plus de trente-cinq ans, il lui était comme impossible de jeter les yeux sur aucun de ceux qui mangeaient en communauté. Il disait encore que, lorsqu'il était au chœur pour y chanter les louanges de Dieu, il n'y pouvait connaître ni distinguer personne, et qu'il ne savait d'où cela pouvait venir, sinon d'une faveur particulière de Dieu. Il n'entreprenait jamais aucune affaire, quelle qu'elle fût, sans en avoir obtenu la permission de son supérieur.

Il dirigeait, les dernières années de sa vie, près de cent cinquante personnes de piété et d'exemple. Il les considérait avec une charité inconcevable et une patience invincible. Il descendait quelquefois plus de trente fois par jour, du plus haut de la maison où était sa chambre, pour leur parler, sans jamais en témoigner le moindre signe d'impatience. Il disait qu'un des plus grands maux de l'Eglise venait de ce que la plupart des directeurs ne s'appliquaient pas assez à cultiver l'intérieur des pénitents pour faire croître la grâce de JÉSUS-CHRIST en eux et pour y découvrir l'amour-propre et les artifices secrets du démon. C'est à quoi il s'appliquait particulièrement, et il est arrivé de là que des personnes qui passaient pour des béates et pour des dévotes d'une haute et sublime perfection, jusqu'à se mêler de prédire l'avenir et d'avoir des extases, s'étant adressées à lui, il a découvert, en voulant les mettre dans l'exercice de la soumission, de l'abnégation et de l'humilité, que toute leur piété n'était qu'hypocrisie et que dissimulation. Ce qui parut particulièrement dans l'examen qu'on le pria de faire de cette fameuse dévote de Nolet, qui pendant plusieurs années a trompé les directeurs les plus éclairés du pays. Car, après avoir eu quelques conférences avec elle, il dit d'abord qu'il n'y avait aucune sincérité ni solidité dans toute sa dévotion, qu'elle était une fourbe, et que tôt ou tard on découvrirait son hypocrisie. Elle était pour lors dans une si haute estime, qu'on ne fit que se moquer de ce qu'il dit. Mais l'événement le justifia, au bout de quelques années, par un scandale qu'il n'est pas nécessaire de rapporter ici. Il a confessé souvent qu'il apprenait de plus grandes choses dans la conduite des âmes que dans toutes les lectures des livres spirituels; qu'il y découvrait continuellement les grandeurs de la grâce de JÉSUS-CHRIST, les miséricordes infinies

d'un Dieu plein d'amour pour les hommes, et la conduite qu'il faut tenir pour faire usage de cette grâce et la faire croître dans les âmes. Il n'avait aucune peine de demeurer tous les jours jusqu'à midi au confessionnal. Il s'appliquait soigneusement à rendre ses pénitents dignes de s'approcher souvent de la sainte table, étant persuadé que c'était le moyen le plus efficace pour les fortifier contre les attaques du démon et pour les faire avancer dans la perfection.

Il est temps de rapporter la mort précieuse de ce fidèle serviteur de Dieu, avec les circonstances les plus considérables qui l'ont accompagnée. Le jour de la Toussaint de l'an 1678, étant en oraison devant le saint Sacrement sur l'heure des vêpres, il entendit sonner les cloches de tous côtés pour la commémoration des morts, et, étant pressé intérieurement, par un mouvement extraordinaire, de s'offrir en sacrifice à Dieu pour la délivrance des âmes du purgatoire, il dit en lui-même : « Quoi !
« mon Dieu, pendant que toute votre Église est en
« prières et en bonnes œuvres, faut-il que, misérable
« pécheur que je suis, je sois entièrement inutile au
« soulagement de ces pauvres âmes qui vous sont si
« chères ! Je vous offre mon corps pour souffrir tout ce
« qu'il vous plaira pour leur soulagement ; je vous offre
« ma vie en sacrifice à leur intention, et je suis prêt dès
« à présent à la donner en union de celle que vous avez
« donnée pour eux sur la croix. »

Dans le même temps Dieu lui fit connaître qu'il acceptait son offrande, et que sa prière était exaucée. En effet, dès lors il fut attaqué de trois grandes maladies : de la pierre, avec des douleurs les plus violentes qu'il eût jamais endurées ; d'une débilité extraordinaire d'estomac, et d'une diarrhée fâcheuse qui lui causa un grand dégoût ; le tout accompagné d'une grande fièvre, qui ne le

quitta point jusqu'à la mort. Depuis ce temps il se trouva dans un continuel martyre, souffrant sans aucune relâche des douleurs extrêmes en tout son corps jusqu'au dernier soupir, qui acheva son sacrifice et les desseins de Dieu sur lui, le mercredi 23 novembre de la même année, vers les neuf heures du matin, pendant qu'un prêtre de l'Oratoire disait la messe à son intention, et après avoir reçu les divins sacrements de Pénitence, d'Eucharistie et d'Extrême-Onction.

Sa dernière maladie fut donc de vingt-trois jours, pendant lesquels, nonobstant les grandes douleurs qu'il endurait, il ne se relâcha pas d'un seul point de tous ses exercices ordinaires de piété, et célébra la sainte Messe jusqu'à la veille de sa mort. Comme un jour on lui dit qu'il était trop malade et trop abattu pour la dire, et qu'il ne pouvait l'entreprendre sans se mettre en danger de mourir et de beaucoup souffrir, il répondit : « JÉSUS-CHRIST ne l'a pas dite à son aise sur le Calvaire; il lui en a coûté la vie pour offrir ce divin sacrifice. Je suis d'une Congrégation dont le bienheureux fondateur est mort à l'autel. »

Dans ses autres maladies, il avouait que Notre-Seigneur lui faisait cette grâce que ses douleurs cessaient durant le temps de la consécration pour lui laisser l'attention convenable à une action si sainte. « J'ai justement le temps, disait-il, qu'il me faut pour la sainte Messe; car aussitôt qu'elle est finie, mes douleurs recommencent comme auparavant. »

Pendant cette dernière maladie, il fut si abandonné au Seigneur, qu'on ne put jamais remarquer qu'il eût aucune volonté que celle de Dieu. Comme on lui parla de quelques œuvres de piété qu'il avait commencées, et qui semblaient avoir encore besoin de ses soins et de ses avis, il répondit : « La grâce de Notre-Seigneur, qui a

« commencé cet ouvrage, l'achèvera bien s'il lui plaît. » Quand quelques pensées de la terre se présentaient à son esprit durant ce temps, on l'entendait répéter tout bas plusieurs fois : « Je ne suis plus de ce monde. » Le jour précédant la veille de sa mort, il dit positivement : « Je n'ai plus que deux nuits à vivre. » On lui proposa de disposer de ce qu'il avait en sa chambre, et il répartit : « Je n'ai rien dont je puisse disposer, tout est à la Congrégation. Je la remercie de tout mon cœur de la grâce qu'elle m'a faite de m'avoir souffert jusqu'à présent, et je demande pardon à toute la communauté du mauvais exemple que je lui ai donné pendant ma vie. » La veille de sa mort, un Père de la Congrégation qui aidait à lui faire prendre de la nourriture, lui dit : « Courage, mon Père, vous savez ce que le grand saint Martin disait à Notre-Seigneur : *Domine, non recuso laborem*. — Hélas ! lui répondit-il, je ne suis pas un saint Martin, mais un misérable pécheur. » On le pria pour lors de ne plus dire son bréviaire, et de ne pas tant faire de prières vocales, parce que cela l'échauffait trop ; car il ne faisait continuellement que de prier Dieu avec des paroles si touchantes, que tous ceux qui l'entendaient ne pouvaient retenir leurs larmes. Il répartit : « Il faut bien que je prie pour ceux qui me font tant de bien ; voulez-vous que je sois un ingrat jusqu'à la mort ! On a tant soin de moi ; et je ne puis le reconnaître que par mes prières. »

Après avoir reçu les derniers sacrements, il revint d'un grand assoupissement, et il ne fit que prononcer des paroles de l'Écriture pour mettre sa confiance en Dieu jusqu'au dernier soupir. Tantôt on lui entendait dire : *In manus tuas, Domine, commendo spiritum meum* ; tantôt il disait : *In te, Domine JESU, speravi, non confundar in æternum* ; d'autres fois : *Domine, ne in furore tuo arguas*

me ! Misericordias Domini in æternum cantabo ! Après qu'on eut fait la recommandation de l'âme, on lui lut d'autres prières pour les agonisants, et quand il entendit ces paroles : *Trahe me, Domine JESU, trahe me post te*, il fit un effort pour se mettre sur son séant, et, élevant les mains et les yeux au ciel avec un visage riant, il prononça les mêmes paroles entre ses dents, d'une voix si basse qu'on eut peine à l'entendre, et ensuite, laissant tomber sa tête sur son chevet, il expira.

Aussitôt que le bruit de sa mort eut été répandu, chacun en témoigna une douleur extraordinaire, comme de la perte d'un saint : l'on fut en plusieurs églises pour faire dire toutes les messes à son intention, et le lendemain, ayant été exposé dans l'église pendant le service solennel qu'on lui fit, tout le monde vint pour le voir. Un de ses pénitents fit mettre autour de son corps, pendant tout le service, douze pauvres, chacun un cierge à la main. Pendant la dernière demi-heure qu'il demeura exposé, à peine quatre ecclésiastiques suffisaient-ils pour faire toucher les chapelets qu'on présentait, non pas les uns après les autres, mais quelquefois par douzaines. On ne saurait écrire combien il y a eu de personnes qui ont fait des neuvaines sur son tombeau pour des affaires importantes, et d'autres qui ont déclaré avoir été miraculeusement guéries et soulagées notablement dans leurs maladies par son intercession.

L'on ne peut rien voir de plus chrétien ni de plus solide que les maximes saintes sur lesquelles le P. Callo se conduisait et conduisait les autres. Nous les rapporterons ici, afin que ceux qui les liront en puissent profiter.

Si l'on s'efforce de vous perdre de réputation, honorez JÉSUS-CHRIST, qui, sans user de beaucoup de paroles, ne résista pas à ceux qui le voulaient précipiter, mais passa

au milieu d'eux sans leur dire mot et sans leur faire aucun mal, quoiqu'ils en méritassent beaucoup pour avoir une pensée si criminelle. Imitiez ce divin Sauveur, qui se tut devant Pilate quand on l'accusa faussement, et qui pria pour ses persécuteurs sur la croix dans le temps même qu'ils le faisaient mourir. *Beati estis, cum persecuti vos fuerint (homines); orate pro persequentibus vos*¹.

Si on vous demande des choses par esprit de vanité, souvenez-vous de JÉSUS-CHRIST, qui refusa aux habitants de Nazareth de faire des miracles dans leur ville.

Si vous vous sentez faible au temps de la persécution, et si vous pouvez, sans préjudice de vos obligations, sortir du lieu ou de la compagnie où on vous l'a suscitée, imitez JÉSUS-CHRIST, qui sortit de son pays, lorsque Hérode le voulait faire mourir : *Cum persequantur vos in civitate ista, fugite in aliam*².

Si vous êtes tenté de demeurer dans votre pays lorsque l'obéissance vous appelle ailleurs, souvenez-vous de JÉSUS-CHRIST, qui est sorti de sa patrie pour aller dans les lieux où il savait devoir acquérir plus d'âmes à son Père, et qui disait : *Gloriam meam non quero, sed ejus qui misit me; sicut mandatum dedit mihi Pater, sic facio*³.

Si vous savez que votre prochain est dans la nécessité, et que vous pouvez l'assister, tâchez de le secourir avant qu'il vous le demande, puisque JÉSUS-CHRIST est encore plus prompt tous les jours à vous donner que vous ne l'êtes à lui demander.

Auparavant que vous embrassiez quelque état, souvenez-vous de ces paroles que JÉSUS-CHRIST dit aux enfants de Zébédée dans une occasion presque sem-

¹ S. Matth. v, 44.

² *Ibid.*, x, 23.

³ S. Jean. viii, 50.

blable : *Potestisne bibere calicem*¹? Ce qui s'entend des souffrances; c'est-à-dire, ne considérez pas la gloire, les honneurs et les avantages qui paraissent dans cet état, mais voyez si vous êtes assez fort pour supporter les peines et toutes les fatigues qu'il faut souffrir pour vous acquitter fidèlement des devoirs et des obligations de cet état.

Si vous êtes tenté de faire une bonne œuvre afin d'être vu et d'en être estimé, souvenez-vous que JÉSUS-CHRIST vous dit ce qu'il a reproché aux Pharisiens : « Ils font leurs bonnes œuvres pour être vus des hommes². »

Si vous avez de l'attache pour les biens, les honneurs et les plaisirs du corps, souvenez-vous que JÉSUS-CHRIST vous dit comme aux Juifs : « *Vos de deorsum estis, ego de supernis*³; vous êtes d'en bas, et je suis d'en haut; vous avez des sentiments pour la terre, et les miens sont pour le ciel; celui-là ne peut pas être mon disciple, qui ne renonce pas à toutes choses. Vous ne pouvez pas servir deux maîtres⁴. »

Si vous vous découragez, voyant que Dieu ne vous accorde pas quelque grâce que vous lui demandez depuis plusieurs années, souvenez-vous de la Chananéenne, qui ne se rebuta pas pour se voir rejetée de Notre-Seigneur et des Apôtres, et qui à la fin obtint plus qu'elle ne demandait.

Si vous êtes tenté de défiance après une multitude effroyable de péchés énormes, souvenez-vous de cette prière que Notre-Seigneur fit en croix à Dieu son Père, en faveur des Juifs qui le crucifiaient : *Pater, dimitte*

¹ S. Matth., xx, 22.

² *Ibid.*, vi, 5.

³ S. Jean, viii, 23.

⁴ S. Matth., vi, 24.

*illis*¹; ajoutant même, pour les excuser en quelque façon : *Nesciunt enim quid faciunt*. Que s'il les a excusés dans leur plus grande rage et lors même qu'ils commettaient le plus détestable de tous les crimes, que ne ferait-il pas pour celui qui se jettera entre ses bras !

Si vous avez de la peine à demeurer dans une maison où il y a des personnes fâcheuses, et qui s'étudient à vous chagriner, souvenez-vous que Notre-Seigneur a passé beaucoup de temps en la compagnie de Judas, qu'il savait devoir le trahir et devoir le livrer à la mort.

Si les hommes vous blâment de ce que vous souffrez avec trop de patience les injures et les peines qu'on vous fait, souvenez-vous de la réponse que JÉSUS-CHRIST fit à saint Jean et à saint Jacques, lorsqu'ils lui disaient de punir les habitants de Samarie à cause de l'affront qu'ils lui avaient fait en lui refusant l'entrée de leur ville² : *Vous ne savez quel esprit vous pousse et vous fait parler ainsi*. Ce n'est pas l'esprit de l'Évangile. Vous avez protesté, au sacrement du Baptême, que vous embrasseriez la croix. Il s'agit maintenant de le pratiquer.

Quand vous êtes tenté de remarquer les défauts de votre prochain, souvenez-vous que JÉSUS-CHRIST vous dit : *Vides festucam in oculo fratris tui, et trabem in oculo tuo non vides*³.

Si vous êtes rebuté et méprisé par quelqu'un, souvenez-vous des crachats qui couvraient la face de Notre-Seigneur.

Si quelqu'un qui semblait être votre ami vous abandonne dans votre besoin, souvenez-vous de l'amour que JÉSUS-CHRIST fit paraître à l'endroit de saint Pierre, son

¹ S. Luc, xxiii, 34.

² *Ibid.*, ix, 55.

³ S. Matth., vii, 3.

disciple, nonobstant qu'il l'eût abandonné dans son plus grand besoin.

Si vous ressentez quelque difficulté à sortir d'une compagnie qui vous est dangereuse, souvenez-vous que saint Pierre ne fit une véritable pénitence après son péché qu'à cause qu'il abandonna aussitôt la compagnie des méchants, au lieu que Judas consentit au désespoir à cause qu'il retourna les trouver.

Si quelqu'un parle de venger une injure qui vous a été faite, souvenez-vous de l'obligation que JÉSUS-CHRIST imposa à saint Pierre quand il lui commanda de remettre son épée dans son fourreau, en lui disant : *Mitte gladium in vaginam, calicem quem dedit mihi Pater, non bibam illum*¹.

Si vous êtes maltraité par des personnes à qui vous avez fait beaucoup de bien et qui vous estimaient auparavant, souvenez-vous de la réception qui fut faite à JÉSUS-CHRIST dans son triomphe à Jérusalem, et qu'ensuite les Juifs vomirent contre lui toutes sortes d'injures, jusques à en inventer pour le faire mourir.

Si vous ne pensez pas être capable d'une chose qu'on vous commande, souvenez-vous que JÉSUS-CHRIST ayant dit à ses Apôtres, qui avaient passé la nuit sans rien prendre, de jeter leurs filets dans la mer, ils firent une pêche beaucoup plus abondante qu'ils n'auraient jamais espéré.

Lorsque vous souffrirez beaucoup dans votre corps, souvenez-vous que JÉSUS-CHRIST vous dit du haut de la croix : *Vous tous qui voyagez sur la terre, considérez et voyez si votre douleur est semblable à la mienne*².

Lorsqu'il sera question de faire une action qui est de

¹ S. Jean, xviii, 11.

² Thren., I, 12.

soi-même humiliante, souvenez-vous que JÉSUS-CHRIST lava les pieds à de pauvres pécheurs qui étaient ses apôtres, et que peut-être il commença par Judas.

Quand vous vous apercevez que vous parlez rudement, souvenez-vous que JÉSUS-CHRIST vous dit : *Apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur*¹.

Quand vous savez que quelque personne a besoin de consolation, n'attendez pas qu'elle vous la demande, mais allez la voir, à l'imitation de JÉSUS-CHRIST, qui alla à la ville de Naïm, sachant l'affliction d'une pauvre veuve sur la mort de son fils unique².

Si vous ressentez dans votre esprit ces folles pensées que vous êtes sorti d'une noble famille, que vos ancêtres ont été considérés dans le monde, qu'ils ont eu des charges honorables, souvenez-vous que JÉSUS-CHRIST vous dit qu'il n'y a que lui seul qui puisse rendre de lui-même un vrai et honorable témoignage ; que votre office est de vous confondre et de vous humilier pour l'honorer, puisque vous n'avez autre chose de vous-même que l'ignorance et le péché.

Lorsque vous serez tenté de parler mal de votre prochain ou d'en juger témérairement, souvenez-vous des paroles qui sont sorties de la bouche de JÉSUS-CHRIST en faveur de la femme adultère : *Que celui qui est sans péché jette la première pierre sur elle*³.

Lorsqu'il s'agit d'une affaire importante, comme de la vocation d'une personne, ne soyez pas prompt à la résoudre ; mais ressouvenez-vous que JÉSUS-CHRIST s'est retiré sur une montagne et qu'il y a passé la nuit en prière, après avoir conçu le dessein de donner des apôtres à son Église.

¹ S. Matth., xi, 29.

² S. Luc, vii, 12.

³ S. Jean, viii, 7.

Si vous êtes dans l'engagement d'une famille, faites qu'elle soit plus instruite par vos actions que par vos paroles ; par hommage à JÉSUS-CHRIST, qui, après avoir choisi ses apôtres, voulut leur montrer par ses actions, aussi bien que par ses discours, ce qu'ils avaient à faire.

Si vous avez honte de faire un office qui semble ravalier votre condition, souvenez-vous de la parole de JÉSUS-CHRIST quand le centenier le pria de venir dans sa maison pour guérir son valet : *J'irai, lui dit-il, et je le guérirai*¹.

S'il se présente un pauvre devant vous, souvenez-vous que JÉSUS-CHRIST vous dit : *Ce que vous avez fait à l'un de ses petits, c'est à moi-même que vous l'avez fait.*

Au reste, l'historien est d'autant plus digne de foi dans tout ce qu'il vient de rapporter des actions et des maximes de ce saint prêtre, qu'il en a été témoin oculaire pendant les trois dernières années de sa vie, et qu'il a eu la consolation de recueillir ses derniers soupirs².

¹ S. Matth., xxv, 40.

² Le P. Cloyseault, en effet, arriva à Chalon le 24 janvier 1676, deux ans et dix mois avant la mort du P. Callo. Voir tome I, page xxiii.

Le Père Louis Callot

P. Cloyseault = Ménologe du 1^{er} siècle de l'Oratoire, page 123.

Le Père Louis Callot naquit à Nantes de parents pieux l'an 1611 le 25 jour de mars, jour de l'Annonciation qui arriva cette année le Vendredi saint, présage heureux qu'il serait un jour un véritable et fidèle disciple de celui qui avait pris le même jour un corps dans le sein de Marie, l'avait livré à la mort pour nous sur une croix. Il fut reçu dans l'Oratoire au mois de Novembre l'an 1640. Etant déjà sous-diacon, dès son entrée il fit paraître une grande ferveur dans tous les exercices de piété. Il fut un exemple continu de patience, de douceur, de mortification et d'obéissance à tous ses supérieurs. Ses supérieurs crurent que vivant dans un tel sacrifice de lui-même il était digne de sacrifier celui qui était mort pour nous et qui après avoir été la victime par la mortification, il pouvait devenir son prêtre dans le sacrifice de l'autel. Ils l'obligèrent donc de recevoir le reste des saints ordres. Plus il témoigna par humilité en être indigne, plus ils lui commandèrent. Il leur obéit, et au mois de juin de l'an 1642, il fut fait prêtre un samedi, veille de la Trinité. Depuis ce temps il crut ne devoir plus vivre que pour J.C. et qu'ayant le bonheur de le recevoir tous les jours, il devait tous les jours lui appartenir plus particulièrement. Il se consacra à lui pour être une victime de son amour jusqu'à ce qu'il ne pouvait espérer d'en être une de la foi. Un jour, dans la ferveur de sa dévotion, il pria N.S. avec tant d'instance de lui envoyer quelques souffrances pour lui témoigner la sincérité du désir qu'il avait de mourir pour lui qu'il mérita d'être exaucé; mais d'une manière digne de la grandeur de son zèle et de la sainteté de Dieu, car, dès lors, il fut attaqué des douleurs de la pierre qui ne cédaient en rien aux tourments les plus cruels que jamais les tyrans aient inventés contre les martyrs du nom de J.C. Plus il avançait en âge, plus la violence de son mal augmenta, en sorte que les dernières années de sa vie, à tous les changements de lune, il ressentait tous les mois pendant 2 ou 3 jours les douleurs qui ne pouvaient s'exprimer. Bien encore, pour le

purifié intérieurement aussi bien qu'extérieurement, lui envoya des peines d'esprit qui lui faisaient encore plus de peine que toutes les douleurs qu'il endurait dans son corps. Et ce qui les lui rendait plus insupportables c'est qu'il ne pouvait les révéler à personne, car elles étaient si extraordinaires que tous ceux qu'il aurait pu consulter sur ce sujet, les auraient attribuées à la faiblesse de son esprit ou les auraient prises pour des idées et des illusions de manière qu'il a fallu qu'il ait bu ce calice sans toute soy amertume sans jamais avoir eu la moindre consolation de la part des créatures; et, de temps en temps, ces deux sortes de peines se joignant ensemble, je veux dire celles du corps et celles de l'esprit, il se trouvait dans un état qui ne se peut ni exprimer ni comprendre, car il souffrait dans son corps les mêmes tourments qu'un criminel qui est sur la roue ou à qui l'on donne la torture, n'ayant pas une partie qui ne ressentît une douleur mortelle; et, d'autre côté, il avait l'esprit abbattu de richesses, des dépôts, des tentations¹¹ horribles qu'il ne savait à qui recourir. En sorte que, sans le contrepoids de la grâce et de la foi, dont il se fortifiait, il serait mort cent et cent fois au milieu de ces peines. Cependant il disait que, quand un Ange serait descendu du ciel pour le retirer de cet état et lui donner une parfaite santé et une paix intérieure telle qu'il aurait pu la souhaiter, il n'aurait pas voulu l'accepter sans un commandement exprès de Dieu.

La vie a été écrite fort au long, on l'on voit que, outre toutes ses maladies, il ne laissait pas de pratiquer des mortifications excessives. Il mourut à Chalons (où il est marqué résident sur les listes des assemblées depuis 1858) le mercredi 25 Novembre 1678.

Le Père Louis Callo

M. M. 607, 1^{er} catalogue, n° 215 = Et 2^e catalogue n° 207 =

Louis Callo, de Nardes, entré à Paris en 1638, prêtre en 1642,
mort en 1678

Néologie = Mort à Chalon sur Saône, le 25 novembre 1678.

Listes des Assemblées = 1644 Dieppe aut.

1648 Ranoy

1651 Marisès

1654 Ranoy

1658 Chalon

1661 "

1663 "

1666 "

1669 "

1672 "

1675 "

1678 "

M. M. 577, n° 41 20 oct. 1656. Le P. Louis Callo ira de Ranoy à Dijon, y résider

" 44 10 nov. 1656 " " " à Amiens "

" 63 Il lui est permis de faire un voyage de Chalon à son pays pour affaires

Adry = Bibliothèque des Écrivains de l'Oratoire (Bibl. N^e fonds fr. 25682) G. II p 16 verso =
Louis Callot. Voyez les Mss. de l'Institution (C'est tout)
